

CHOUCHAN



La Fabulose PARIS

2020

Toute notre jeunesse s'est passée sans rien voir, sans rien vivre...

CHOUCHAN

Dimensions des œuvres reproduites dans le livret

Gouache sur papier 24 x 16 cm : page 25

Gouache sur papier 24 x 32 cm : pages 11 – 13 - 38 - 41 / 32x 24 cm : pages 28 – 29 - 44

Gouache sur papier 25 x 18 cm : page 6

Gouache sur papier 30 x 21 cm : pages 7 - 12

Gouache sur papier 33 x 21 cm : couverture – page 21

Gouache sur carnet à spirales 32 x 48 cm : pages 2 – 4 – 5 - 15 – 16 – 17 - 26 – 34 – 36 – 37- 42

Gouache sur carton 50 x 39.5 cm : pages 8 – 18 – 22 - 33 / 39.5 x 50 cm : page 31

Crédit photo : © Maxime Rodriguez

Mise en page : Ghislaine Verdier, L'œil de la femme à barbe

La Fabuloserie PARIS
galerie-librairie d'art hors-les-normes

La délicatesse de l'art brut

Patrick Bouchain



L'art commence là où les notions de beau et de laid, de savant ou de populaire ont perdu leur sens.

Chouchan commence à peindre à 70 ans pour chasser l'ennui et pour son seul plaisir ; peindre joyeusement non pour oublier la vie passée et ses tourments, mais peut-être pour regarder sa vie avec force, contribuer à la joie de vivre. Revenir à cette joie enfantine qui lui a été volée. Il fallait ce temps et cet âge pour que ce don caché apparaisse, rattrape le temps détruit. L'art est nécessaire à la vie, il fallait à Chouchan peindre pour parler du drame de son enfance, assister au massacre de son père avec les hommes du village, survivre au génocide, quitter son pays avec ses quatre sœurs, sa mère et sa grand-mère. Pourquoi ? Cette question sans réponse peut-elle trouver un chemin permettant de vivre ce destin tragique ?

Peindre éveille sa vaillance, stimule le courage de dire les choses simplement. Faire de la peinture pour son seul usage, sans prendre égard à ce qu'elle soit ou non susceptible d'être approuvée par quiconque. Faire de la peinture sans aucune visée de se placer dans l'orbite culturelle, sans penser à la valeur marchande de son travail.

Retrouver le bon vieux temps de la création, celle qui ne se pose pas la question d'être ou de ne pas être de l'art. Ce n'est pas un art modeste mais une création. C'est en s'exerçant à peindre librement des choses en très grand nombre, des travaux intuitifs, très rapides, en s'éloignant de toutes normes culturelles, que les peintures de Chouchan ne sont pas l'expression de ce qu'elle est mais une projection imaginaire de son être.

Ce travail peut se présenter comme un ouvrage bien simple et sommaire que chacun aurait pu faire, pourtant il est doué d'un pouvoir précieux qui est d'éclairer celui qui le regarde, sur des choses qui lui étaient inconnues.

Ce travail s'adresse d'abord à ses enfants.







D'où surgit l'époustouflante vitalité de Chouchan ?

Janine Altounian

Si j'ai accepté la proposition de Jacques Kebadian de dire quelques mots sur l'œuvre picturale de Chouchan Kebadian (née Bozoglian-Moukbirian), alors que je n'ai aucune compétence artistique qui m'y autorise, c'est parce que je tenais à relever encore une fois les ruses des transmissions inconscientes qui créent étonnement et obstinément de la vie là où régnaient le désastre d'un pays perdu et la mort.

La mère d'Aïda Kebadian, instigatrice de cette créativité maternelle qui nous laisse bouche bée, et de Jacques Kebadian à qui nous devons cette exposition des œuvres foisonnantes surgies inopinément d'une femme de 73 ans, avait vécu, enfant, le génocide. Née en 1911, elle n'avait guère connu son père assassiné en 1915 avec tous les hommes de Yozgat, ville d'Asie mineure à l'est d'Ankara, tandis que sa mère, enceinte de son cinquième enfant, était, avec ses quatre filles, déportée comme toutes les femmes de sa ville, sur les chemins de la faim, de l'épuisement et de la mort.

Or, je fus tellement surprise par l'information invraisemblable de Jacques m'expliquant d'où était venue à sa vénérable mère l'envie de projeter, sur des feuilles de papier, son imagination débordante de vitalité, de violence, de poésie, son désir obstiné d'exprimer quelque chose d'elle, que je voulus m'y arrêter. Je voulus m'arrêter d'abord à ce miracle des liens d'Aïda à sa mère, qui, entendant celle-ci se plaindre de l'ennui qu'elle ressentait depuis 12 ans dans la solitude de son veuvage, eut cette idée peu commune de lui apporter papiers et diverses couleurs en guise de passe temps !

C'est alors que, la semaine suivante, les enfants de Chouchan découvrirent avec étonnement ses premières gouaches, suivies pendant dix ans d'innombrables dessins et peintures où elle dut éprouver jusqu'à sa mort à 84 ans le plaisir d'exprimer ce qui l'habitait. Non seulement la pochette mise à sa disposition par l'initiative de sa fille mais toutes les surfaces de l'humble logis étaient recouvertes de dessins et de peintures..

Quelle connivence subtile devait-il y avoir entre ces deux femmes de générations différentes, quelle attention de la jeune femme à la sensibilité au monde de sa mère pour que le remède qu'elle ait préconisé contre l'ennui ne fut pas, comme à l'accoutumée, les petits enfants, les séries télévisées, les voyages du troisième âge, mais les voyages en soi-même ! La jeune femme devait sentir que sa mère n'était pas une de ces femmes assombries par les

nécessités d'une survie dans la conjugalité et la maternité, mais qu'il restait en elle une part non entamée de liberté et de fantaisie. L'ayant moi-même connue enfant, quand mes parents allaient rendre visite à leurs collègues de travail et compatriotes du Sentier, je constatais que cette vocation ne démentait pas l'impression que j'en avais confusément gardée : la mère d'Aïda n'était pas, comme la mienne, dopée contre l'angoisse par un surcroît d'activités combatives, mais c'était plutôt une femme rêveuse, manifestant une féminité restée indemne de l'emprise des factuelles quotidiennes.

La vérité que nous révèle ce mode de transmission entre parent et enfant, c'est que celle-ci ne s'effectue qu'avec celui des enfants qui partage inconsciemment la sensibilité au monde du parent dont il désire recevoir ce que celui-ci a à lui transmettre. Néanmoins la spécificité de cette transmission émouvante entre mère et fille est ici l'inversion de sa vectorisation : pour que la mère puisse se libérer de ses cauchemars ou se réjouir de ses rêves sous le regard des enfants et du monde, il aura fallu que sa fille la chérisse suffisamment pour savoir d'abord lui offrir les outils de cette libération.

Le sens inverse que suit ici la voie de la transmission montre aux psychanalystes travaillant sur ces cheminements insoupçonnés que la complicité des deux partenaires générationnels est antérieure à sa vectorisation. Cette complicité est ce qui préalablement la fonde et détermine sa modalité.

Comme déjà mentionné, il ne m'appartient pas de commenter la valeur artistique de ce legs transmis par les bouquets de couleurs ou les spectres menaçants de l'imaginaire de Chouchan. Je me contenterai seulement de relever la seconde particularité du contenu de cette exposition : lorsqu'en février 1982 je pus, à la faveur de la prise d'otages au consulat de Turquie de septembre 1981, publier au *Temps Modernes* la traduction du journal de déportation de mon père par Krikor Beledian, il n'existait guère en France de parutions de témoignages de survivants et ma publication ne rencontra essentiellement d'échos que chez les psychanalystes ou les universitaires qui se penchaient sur les effets psychiques d'un crime de masse.

Depuis, grâce au changement des représentations dû à la reconnaissance du génocide arménien par la France en 2001 et devant le déni persistant par le gouvernement turc du génocide de 1915, de nombreux héritiers – plus souvent héritières – de la troisième génération de survivants prirent conscience d'être en possession de tel ou tel document précieux, légué par une grand-mère, un grand-père, un parent dont ils se sentaient responsables. Souvent, nombre d'entre eux s'adressaient à moi pour me confier leur embarras : comment prendre en charge cette relique angoissante « découverte » au fond d'une malle, dans une remise du jardin ou au fond d'une armoire, comment s'acquitter d'une trop lourde dette envers elle ?





Or cette fois-ci, je me trouvais dans une situation analogue, mais devant un trésor d'un autre type : celui-ci m'émerveillait en me parlant sans mots. Jacques Kébadian me transmettait non pas le témoignage d'un récit de survivante mais celui de ses couleurs fulgurantes. Il m'interrogeait sans paroles et chacun de nous pouvait, en toute liberté, le recevoir sur l'écran de son propre imaginaire et de sa propre histoire.









Sur un air de doudouk

Michel Nuridsany

Laissez-moi d'abord parler du doudouk.

Rien à voir avec le Dodo, gros oiseau mythique, presque sans ailes, qui se déplaçait à terre lentement et disparut cent ans après sa découverte au XVI^e siècle, non, rien à voir : le doudouk est un instrument de musique simple, populaire, à tessiture limitée, qui ressemble à un hautbois et sonne comme une clarinette basse. Il s'appelait tsiranapogh au début du siècle dernier en Arménie, avant de prendre le nom de doudouk dans les années 1920, dénomination originaire des Balkans qui ne désigne ni un hautbois ni une clarinette, mais... une flûte. Ces errances de l'identité, ces embrouilles de la désignation, ces déplacements ne disent pas rien : ils (elles) s'accordent aux vies et destins compliqués, parfois tragiques, souvent tumultueux, des peuples et pays du Caucase et de l'Asie mineure.

Bref, quand je vois les peintures de Chouchan, j'entends le doudouk, sa sonorité ample, chaude, grave, profonde et douce, à la fois nostalgique et envoûtante qui passe pour symboliser l'âme arménienne, mais qui peut aussi se faire nasillarde et drôle.

Chouchan était arménienne. Elle est née en 1911 à Yozgat, au centre de l'Anatolie.

Je l'ai rencontrée au début des années 1980, quelques années avant sa première exposition, grâce à son fils Jacques que j'ai connu, lui, au début des années 1960. A l'époque j'avais deux pères de substitution (le mien était mort). Nicolas Bataille qui avait découvert Ionesco et Georges Sallet, professeur de français comme il en existe peu, un éveilleur dont je peux dire qu'il m'a « accouché ». Il m'emménait voir des films d'Abel Gance au Studio 43, ne s'offusquait pas de m'entendre dire que pour moi Voltaire était un crétin, m'encourageant même à le préférer plus fortement encore si je voulais, tout en me poussant à expliquer sur quoi se fondait mon rejet. C'est lui, donc, qui m'a fait connaître Jacques, en me murmurant comme un secret qu'il vivait avec ses soeurs à la manière des *Enfants terribles* de Cocteau (qu'est-ce que ça voulait dire ?) et que, très politisé, dans les années qui précédèrent 1968, il se « préparait à la guérilla ».

Jacques est devenu cinéaste. Nous nous sommes perdus de vue, retrouvés. De loin en loin, il m'a invité aux projections de ses films : *Trotsky*, *Sans retour possible*, *D'une brousse à l'autre*, plus récemment *Construire ensemble la rue*

Auguste Delacroix, chronique d'un chantier de trois ans à Boulogne-sur-mer sous la houlette de Patrick Bouchain.

Il faut dire ces liens. Je ne perds pas de vue que j'écris ici un texte sur Chouchan, mais son histoire est tellement reliée à sa famille, à tout ce que je raconte là, que, si on ne la situe pas dans ce contexte, je ne dis pas qu'on ne comprendra pas son art, mais on le comprendra moins – moins bien.

On doit donc y aller voir.

Tous, fils, filles, petits-enfants sont artistes. Jacques, comme je l'ai déjà dit, est un réalisateur de films documentaires original, très engagé pour l'Arménie et sa mémoire, mais, de façon plus générale, attentif aux peuples et aux gens déracinés. Aïda, sa sœur, peint des scènes émerveillées et triste, des paysages et des personnages à la présence silencieuse, obsédante et, quand je regarde ses peintures, j'entends aussi le doudouk. Ani, sa sœur jumelle, elle - selon ce que je sais - circule dans le monde du théâtre. Itvan, fils de Jacques, est peintre, Tigrane architecte. La toute jeune Angela, sa fille, fait des petites sculptures en céramique tout à fait formidables.

Chouchan n'est donc pas seule, sans racines et sans culture. Pas née à l'art par la dérive d'un esprit singulier.

Elle avait 4 ans quand le génocide la priva de son père, assassiné par des Turcs, comme tous les hommes de Yozgat. Sa mère, enceinte est déportée avec ses enfants dans le sud-est d'Ankara. Après, dans les années 1920, les rares survivants partent pour l'exil avec un tampon sur leur passeport : « Sans retour possible ». Khoren, le fiancé de Chouchan, arrive en France en 1923, travaille d'abord sur les marchés, puis devient bottier, fabricant de tricot. Ani élargit la chose : « Il était dans la confection, nos parents étaient à l'aise. » Il épouse Chouchan en 1936, s'installe à Colombes dans un pavillon. Naissent Solange, Jacques, Aïda et Ani. Quand il meurt, en 1972, le pavillon est vendu. Chouchan s'installe alors à Montreuil où elle s'ennuie tant, tourne tant en rond qu'Aïda, un jour de 1984, lui apporte une boîte de gouache, une pochette de papier Canson et lui montre comment s'en servir. Elle a 74 ans.

Une semaine plus tard, Jacques et ses soeurs découvrent avec étonnement ses premières gouaches. Non seulement, dit Jacques, toutes les feuilles mais la pochette elle-même et toutes les surfaces à sa disposition étaient recouvertes de dessins et de peinture !

En écrivant cela, je pense à Basquiat, à sa frénésie qui le fait peindre (et écrire) compulsivement partout, tout le temps, sur les portes, le sol, les draps de son lit, les murs des appartements de ses amis, sur des papiers qu'il jette au sol et sur lesquels il marche.





Quand Chouchan découvre la peinture, elle est emportée par ce même élan, l'élan de la découverte. Frais. Juvénile.

Ses enfants l'emmènent au musée Picasso, au Centre Pompidou, au Grand Palais. Elle ne s'y sent pas « déplacée », ni « dépassée », mais de plain-pied, non sans humour, avec Picasso, avec Beuys et son piano enveloppé de feutre, avec De Kooning et ses toiles de grand format. Seul Watteau lui paraît inatteignable.

Watteau c'est l'adolescence, ses découvertes timides, ses hésitations, ses impulsions brutales, ses repentirs, ses allers-et-retours dans la découverte de soi et du monde. Chouchan se situe ailleurs, du côté de l'enfance. Les enfants prennent un crayon, le posent sur le papier, tracent d'un seul geste autoritaire un trait horizontal et décrètent : « Le ciel » et c'est le ciel, en effet.

Quand je l'ai rencontrée et quand j'ai vu le film que Jacques lui a consacré, Chouchan m'a frappé par cette façon abrupte-là, impérieuse, de procéder (et par son humour). Elle disait : « Ça, c'est un animal. Il lui a écrasé la tête et il est mort. » C'est tout. Et elle montrait autre chose. A vous d'analyser (ou non) comment c'était fait, à vous d'apprécier la fraîcheur des tons, leur harmonie ou leur dysharmonie, l'audace du trait. La façon d'oser qui va de soi. J'ai été frappé par son innocence. Mot difficile à employer parce qu'il signifie tant de choses différentes. Disons l'innocence de l'enfance. Son génie. Le génie de l'enfance.

Celui qui court tout au long du plus beau film de Rossellini : *Les 11 Fioretti de François d'Assise*, film miraculeux, tout simple, tout pur, enchanté par la joie. Parfois, arrivé au seuil de la vieillesse, il arrive qu'on redécouvre, ainsi, une liberté qui ne s'encombre plus de rien, sans frein, merveilleusement ouverte. Voyez le « dernier » Picasso, voyez Titien âgé de presque 100 ans, qui peint avec ses doigts, magnifiquement. Voyez Chouchan, « Je l'ai dessiné comme ça » dit-elle. Et l'on voit que ça a été dessiné ou peint, en effet, comme ça, sans hésitation, sans complexe. Jeté. Affirmé. Dans l'évidence. Dans le pur plaisir de peindre.

Les têtes, c'est des ronds, les yeux des points, la bouche des virgules, les mains cinq traits pour chacune d'elle et du rouge au bout pour les ongles. Et ça danse et ça grimpe, et ça court ou ça s'affaisse, ça s'enlace, s'embrasse, ça saute; mais, la plupart du temps, ça reste planté là, devant vous, en attente d'on ne sait quoi, immobile comme le sont les pantins dans les peintures populaires, ou comme les bonshommes attifés pour la fête, bonshommes de carnaval, rouges, jaunes, bleus.

Presque toujours, Chouchan emploie des couleurs pures et vous heurte ça avec force et maestria, une maestria vigoureuse, pleine d'audace et d'aplomb. Quelle coloriste !

Voyez cela : un gros fil jaune, tout droit, sans début et sans fin et un personnage habillé de noir, pantalon noir, gilet noir, gants noir, bonnet noir, tout cela quadrillé de jaune, ébouriffé par du jaune, qui grimpe à la corde, on dirait. On dirait, oui, on l'imagine, car rien, de façon réaliste, ne l'indique si ce n'est une main gantée posée sur ce fil-là. Le personnage est là, en l'air, comme dans les dessins animés de Tex Avery, il nous regarde sans vraiment nous voir, indifférent à la situation, juste là pour le plaisir de l'artiste et le nôtre qui le voyons un peu désarticulé comme un Pétrouchka bouffon, aérien et cocasse. Comme chez Chagall, le meilleur Chagall, celui des violons bleus, des vaches qui chevauchent des nuages, des fiancés qui s'envolent, le Chagall qui fascinait Cendrars par son utilisation de la couleur, le Chagall qui s'émerveille d'un monde magique, celui de ses souvenirs d'enfant.

Bon. Mais, avec Chouchan il faut toujours faire attention à ne pas aller trop vite dans l'interprétation. Je découvre ainsi que, dans le film tourné par Jacques, Chouchan corrige François-Marie, l'ami peintre, qui regarde avec elle cette œuvre, l'interprète un peu comme moi, et lui demande : « Il monte à la corde ? » elle répond : « Je ne sais pas, c'est un homme robuste, il a pris son bâton. » Vous regardez à nouveau et puis vous vous dites : « Ah oui » et c'est bien mieux de voir dans le pantin désarticulé un homme solide accroché à son bâton dans le bonheur d'être en vie, jambes écartées non pas dans l'azur mais sur la terre, sur la terre radieuse, comme dit Bernard Collin.

Voici encore un ensemble de plusieurs personnages qui s'ébattent sur la page avec des fleurs ou je ne sais quoi de décoratif entre eux qui contribue à donner un air de fête à tout cela, à cette forme ronde violet foncé ou grenat avec deux virgules à la place des seins, deux traits bleus pour les bras, deux traits vert olive pour des jambes qui se terminent par des pieds vus de profils, dans un mélange face-profil semblable à ce que nous donne à voir la peinture égyptienne, et là, au dessus des épaules, deux espèces d'ailes rouges et la tête entre les deux, des yeux obscurcis par du bleu, avec un trait rouge pour le nez qui, en remontant, forme deux arcs épais, les sourcils. À côté, un personnage bleu à la tête toute blanche surmontée d'une sorte de haute couronne bleue de carnaval - bras et jambes écartés - paraît danser. À côté encore, un rectangle ceint de rouge foncé coupé de barres roses avec au centre une ligne bleu foncé qui en remontant se sépare en « V » pour former ce qui ressemble à un col, de part et d'autre duquel se déploient des épaulettes tandis que le visage sans yeux, sans bouche sans rien se trouve indiqué par une forme vaguement ronde et rouge.

Elle est vraiment incroyable, la variété formelle qui s'invente là, s'affirme là, sans entrave, comme sans le faire exprès, libre, de cette « liberté libre » dont parle Rimbaud.





Les têtes c'est des ronds, ai-je dit. Oui, mais regardez la variété des ronds qui dérivent dans l'ovale, le rectangle ou le carré un peu arrondi. A première vue, ça a l'air rond ; après, qu'importe, il suffit qu'on reconnaisse immédiatement une tête. Regardez la variété des points qui figurent des yeux, la variété des sourcils, des nez, des oreilles.

Dans son film *Les cinq soeurs*, Jacques montre une photo de Chouchan, jeune accouchée, à l'hôpital avec les jumelles, Aïda et Ani et - à côté - une peinture qui représente ce moment-là, où l'on voit les mêmes, mais transformées par l'art de Chouchan, avec des couleurs burlesques, lumineuses et mal léchées qui chantent et dansent et vous rendent heureux.

Souvent les personnages de Chouchan se présentent de face, traités à grands traits, simples, mais non simpliste. Voyez ces deux jambes figurées par deux traits verticaux parallèles avec, dans l'entre-deux, une étendue de jaune et, au centre, deux traits rouges. Que représentent-ils ? On ne sait, mais dans l'économie de la peinture, on ne se demande pas à quoi ils correspondent : ils sont là et c'est tout, là pour équilibrer ou déséquilibrer le tout, pour affirmer ce qui s'appelle un style, les bras bleus en virgule, la moustache très noire, les sourcils peints en bleu d'un seul élan, les oreilles noires, les cheveux bleus clairs et par-dessus, une coiffe rouge, tout cela enturbanné de volutes rouges, bleues, jaunes qui forment une sorte de cadre autour du bonhomme et d'une femme un peu en retrait, plus petite, à côté de lui. Quelle peinture vélocité, haute en couleurs que cette peinture-là, que cette peinture à surprise qui jaillit, déborde, qui éclate de rire ! Un homme fait pipi sous lui. Chouchan le montre, dit : « Il n'a pas pu se retenir. » Elle rit ; elle aime ça, faire rire.

Et nous, nous aimons ça aussi, rire avec elle.

Quel plaisir !

De l'Orient proche, Chouchan a gardé l'art d'enchanter qui fut celui de Shéhérazade. D'ailleurs elle peint la nuit. Chouchan peint comme une conteuse, elle ouvre des univers, elle dessine (elle ne dit pas qu'elle peint) des corps, des têtes, des habits, elle les anime, et, à partir de là, nous brodons, nous inventons nous aussi des contes, des légendes, des petits trucs marrants, des histoires.

La peinture de Chouchan n'est pas arrêtée dans une forme figée que l'on admire à bonne distance. Non. Nulle distance ici : cette peinture parle et attend que vous lui répondiez. Un pantin désarticulé ou un homme robuste, une corde ou un bâton, qu'importe : la partition est là. Après, à vous de voir. A vous d'imaginer.

Sur un air de doudouk.





à Solange

Le printemps de Chouchan

François Marie Anthonioz

A l'écluse des souvenirs et de la solitude, dans la tendresse des siens, dans la mémoire de Khoren, l'époux, le père, à l'hiver de sa vie, Chouchan est là.

Dans les années 80, banlieue est de Paris, 4ème étage, salon, horloge, bibelots et photos, une petite femme âgée au visage d'enfant malicieuse et grave entend le chant de la couleur venir à elle, une rivière, une lumière, « une autre terre ».

Dix années durant, elle se tiendra sur ce territoire libre, sans âge, sans école. Une source, un jaillissement profus, venu de très loin, profond, ancré, nourri de sa patrie et de l'exil, de sa terre chérie, donne à ce beau mot d'enthousiasme son plein sens, avoir les dieux en soi.

Plain-chant, monocinétique, la peinture de Chouchan est frontale ; il y a urgence, pas de reprise ; il y a prescience, pas de doute.

Chouchan peintre est aborigène, originaire du lieu où elle se trouve et se révèle, son âme, petite fille d'Arménie.

L'histoire, les martyrs, le génocide et puis l'amour et la vie revenue, peuplant l'espace et les heures en un même lieu, la couleur, la peinture.

Les baisers, les oiseaux et les fleurs, les rires et les pleurs, les mains dans les mains se mêlent, on s'aime chez Chouchan.

En 1984, dans son salon-atelier, un peintre attentif fait son portrait, ressemblant ; Jacques - son fils - filme, elle pose souriante et de bonne grâce ; curieuse, accueillante, coquette, elle s'amuse de la scène ; la peinture dans la peinture ? Elle n'est pas dupe, puisque la reine c'est elle.

Chouchan sait peindre puisqu'elle sait ce qu'il lui faut peindre ; l'académie n'est pas de mise.

Il lui suffit de se laisser porter puisque la couleur la porte, puisque la couleur imaginée construit l'espace, l'espace du rêve ; cela lui fait du bien, et ce bien précieux entre tous, le rêve, elle nous l'offre, bouton tout juste éclos, c'est le Printemps de Chouchan.

juin 2020











Ma mère Chouchan est née le 15 mars 1911 Mon père Khoren est né le 15 février 1904

Nom de jeune fille de maman Chouchan Bozoglanian-Moukbirian

À yozgat Asie Mineure sur sa carte d identité Veuve depuis le 19 octobre 1972

Aïda Anouche et Ani Siroune nées le 31 octobre 1945

Jacques Paravon né le 20 avril 1940 Solange Chaké Seta Kebadian-Godeux née le 19 novembre 1936

Je ne sais pas en quelle année mon père a fait supprimer deux consonnes à Kebabdjian qui est devenu Kebadian...

Et le résumé d'un scénario de fiction que j'avais écrit dans les années 80 après «Sans retour possible» et qui raconte la vie au foyer de Courbevoie quand ils sont arrivés... il y a des photos de mon père à la fin du dossier...

Ma mère est partie seule de Constantinople où elle vivait avec sa mère et ses quatre soeurs; en 1933 après un échange de lettres avec mon père Khoren qui la demandait en mariage; Il l'avait vu en 1923 - (elle était une cousine, encore adolescente) - Chouchan avait vécu le génocide enfant, son père est tué en 1915 avec les hommes de la ville de Yozgat .Sa mère enceinte de son cinquième enfant, déportée avec ses quatre filles et les autres femmes de cette ville d'Asie mineure au Sud-est d'Ankara.



Ma mère Chouchan est née le 15 mars 1911 Mon père Khoren est né le 15 février 1904

Nom de jeune fille de maman Chouchan Bozoglanian-Moukbirian

À yozgat Asie Mineure sur sa carte d identité Veuve depuis le 19 octobre 1972

Aïda Anouche et Ani Siroune nées le 31 octobre 1945

Jacques Paravon né le 20 avril 1940 Solange Chaké Seta Kebadian-Godeux née le 19 novembre 1936

Je ne sais pas en quelle année mon père a fait supprimer deux consonnes à Kebabdjian qui est devenu Kebadian...

Et le résumé d'un scénario de fiction que j'avais écrit dans les années 80 après «Sans retour possible» et qui raconte la vie au foyer de Courbevoie quand ils sont arrivés... il y a des photos de mon père à la fin du dossier...

Ma mère est partie seule de Constantinople où elle vivait avec sa mère et ses quatre soeurs; en 1933 après un échange de lettres avec mon père Khoren qui la demandait en mariage; Il l'avait vu en 1923 - (elle était une cousine, encore adolescente) - Chouchan avait vécu le génocide enfant, son père est tué en 1915 avec les hommes de la ville de Yozgat .Sa mère enceinte de son cinquième enfant, déportée avec ses quatre filles et les autres femmes de cette ville d'Asie mineure au Sud-est d'Ankara.





Chouchan Kepadian (1911 - Yozgat, Arménie / 1995 - Montreuil, France)

Chouchan commence à peindre à 70 ans pour chasser l'ennui et pour son seul plaisir ; peindre joyeusement non pour oublier la vie passée et ses tourments, mais peut-être pour regarder sa vie avec force, contribuer à la joie de vivre. Revenir à cette joie enfantine qui lui a été volée. Il fallait ce temps et cet âge pour que ce don caché apparaisse, rattrape le temps détruit.

Patrick Bouchain

Parfois, arrivé au seuil de la vieillesse, il arrive qu'on redécouvre, ainsi, une liberté qui ne s'encombre plus de rien, sans frein, merveilleusement ouverte.

...Presque toujours, Chouchan emploie des couleurs pures et vous heurte ça avec force et maestria, une maestria vigoureuse, pleine d'audace et d'aplomb. Quelle coloriste !

Michel Nuridsany.

L'histoire, les martyrs, le génocide et puis l'amour et la vie revenue... Les baisers, les oiseaux et les fleurs, les rires et les pleurs, les mains dans les mains se mêlent, on s'aime chez Chouchan. Il lui suffit de se laisser porter puisque la couleur la porte, puisque la couleur imaginée construit l'espace, l'espace du rêve ; cela lui fait du bien, et ce bien précieux entre tous, le rêve, elle nous l'offre, bouton tout juste éclos, c'est le Printemps de Chouchan.

François Marie Anthonioz

Grâce au changement des représentations dû à la reconnaissance du génocide arménien par la France en 2001 et devant le déni persistant par le gouvernement turc du génocide de 1915, de nombreux héritiers de la troisième génération prirent conscience d'être en possession de tel ou tel document précieux, légué par un parent dont ils se sentaient responsables. Or, cette fois-ci, je me trouvais devant un trésor d'un autre type : celui-ci m'émerveillait en me parlant sans mots. Jacques Kepadian me transmettait non pas le témoignage d'un récit de survivante, mais celui de ses couleurs fulgurantes ... et chacun de nous pouvait le recevoir sur l'écran de son propre imaginaire et de sa propre histoire.

Janine Altounian

Ce livret est édité par La Fabuloserie Paris à l'occasion de l'exposition *Le Printemps de Chouchan* du 7 novembre au 30 décembre 2020, au 52 rue Jacob - Paris 6^{ème}.

Cette exposition, à l'initiative de ses enfants, nous touche particulièrement : Aïda, l'une des filles de Chouchan, a exposé ses œuvres en 1975 à l'Atelier Jacob, la galerie qu'Alain Bourbonnais - le fondateur de la Fabuloserie - avait créée au 45 rue Jacob, entre 1972 et 1982.